



British accent

— Alors, comment vous vous sentez ?

Le chirurgien a ses manies, il pose les mêmes questions et écoute tout en rangeant le bazar qui envahit son bureau. La première fois que Myriam est venue le consulter, voilà près de douze ans, elle s'était fait la réflexion de savoir s'il était aussi désordonné quand il ouvrait les corps. Les infirmières qui travaillaient avec lui l'ont rassurée, en plaisantant.

— Voilà, dit-elle, à la recherche du mot exact, qu'elle avait trouvé la veille, mais qui lui reste désormais sur le bout de la langue. J'ai... comment dire ?... je voulais vous signaler quelque chose... quelque chose qui a changé, depuis l'opération.

— Heureusement que quelque chose a changé, sinon à quoi on servirait ?

Myriam comprend le médecin, mais elle tient surtout à lui parler de... ah, ce mot lui échappe encore. Quand soudain, il revient sans crier gare :

— Une conséquence collatérale ! Je crois que c'est le nom pour les choses qu'on n'attendait pas.

Le praticien pose sur le côté droit la pile de papiers qu'il vient d'entasser sur le côté gauche :

— Vous souffrez d'une répercussion post-opératoire. Mais voilà plus d'une décennie que vous êtes passée entre mes mains, et vous ne me vous en apercevez que maintenant ?

Tant de termes compliqués abasourdissent la pauvre femme, qui ne retient que la question finale :

— C'est-à-dire que j'en suis aperçue après l'opération. Ce serait dû à l'anesthésie. C'est pas douloureux, mais gênant. Je dirais même que c'est embêtant, pour rester polie, parce que les gens confondent...

— Écoutez, madame... le toubib cherche le nom de sa patiente. Essayez d'être plus claire. Dites-moi tout, que je puisse vous comprendre et vous aider. Je vous écoute.

— Eh bien, voilà. Je suis née à vingt kilomètres d'ici. Mes parents sont Français. Je suis allée à l'école en France. Maintenant, ça fait quinze ans que je travaille au supermarché, d'abord comme femme de ménage, puis comme caissière et, à présent, cheffe d'équipe.

La blouse blanche regarde, stupéfaite, presque désarçonnée, sans saisir en quoi ce curriculum-vitae le concerne :

— Bravo, votre patron est content de vous !

— Le problème n'est pas là. Mon patron, mes parents, mon mari, mes enfants, tout le monde est content. Sauf moi ! Moi, je dirai même que ça m'ennuie quelques fois.

Le chirurgien a déjà rencontré des troubles consécutifs à une opération ; il se souvient de ce malade qui avait repris du poil de la bête et s'était dressé contre ceux qui le soignaient auparavant. Mais le cas présent concerne une simple opération des amygdales ; depuis qu'il en pratique, il n'a jamais assisté à un bouleversement susceptible de provoquer un malaise profond et aussi durable.

— Voyons, dit-il posément, les coudes sur le bureau et le regard perdu dans le vide. Qu'est-ce que vous éprouvez maintenant – il appuie sur le mot – et que vous n'éprouviez pas avant – il insiste sur le terme – l'intervention ?

Myriam le fixe, elle-même décontenancée par la question :

— Ce qui a changé ! Vous ne l'entendez pas ? demande-t-elle sur un ton d'évidence.

— Entendre quoi ?

— Mais, mon accent ! Ma façon de parler, de prononcer les mots.

Le toubib fouille sa mémoire. Il se doute avoir reçu la patiente avant l'opération, comme il reçoit tous les candidats à sa science. Mais il ne se souvient pas d'une mise en garde ou d'une façon de parler particulière.

— Vous n'êtes pas Anglaise ! s'étonne-t-il.

— Je viens de vous expliquer que mes parents, l'école...

— Pourtant, vous avez un accent qui ne trompe pas.

Myriam saisit que ses intonations passent pour un état naturel, voire elles lui donnent un petit charme, très british, presque exotique. Alors que, par ailleurs, elles lui empoisonnent la vie.

Le médecin craint pour sa part avoir provoqué, sans avoir commis d'erreur, ce que ses confrères appellent le syndrome de l'accent étranger. Il n'en a jamais connu en direct et le voilà confronté à un cas réel !

— Et ça vous pose des problèmes ? ose-t-il interroger, plutôt embarrassé.

— La première fois que j'ai appelé mes parents, après l'opération, ils ont cru à un gag. Que quelqu'un se trompait de numéro. Même si je leur parlais de choses qu'eux seuls et moi pouvaient connaître.

Le médecin reste silencieux.

— Ça ne vous ferait rien si vos parents ne vous reconnaissaient plus ?

Le trouble était palpable, la voix étranglée, malgré son agréable accent.

— Et pendant la période où on ne pouvait pas sortir, des gens pensaient vraiment que j'étais Anglaise et que je n'avais rien à faire ici. Ils disaient même que j'avais peut-être rapporté le Covid de là-bas... moi, qui n'ai jamais quitté mon pays, ma maison !

Myriam raconte comment des clients du supermarché la croient venue d'outre-Manche et se mettent à lui parler dans la langue de Shakespeare, un charabia qu'elle ne maîtrise absolument pas. Elle termine par son dossier médical. Le médecin sent venir ce qu'il redoutait :

— Et j'y suis pour quelque chose ?

L'opérée mesure le désarroi du praticien consciencieux :

— Vous, non. Mais on m’a dit que c’était à cause de l’anesthésie pendant l’opération. Pas une chose grave, aucune faute à reprocher, mais une zone moins bien irriguée au niveau du cerveau. Un truc du genre « pas de chance » !

Et Myriam insiste :

— Même les orthophonistes ne savent pas comment corriger mon nouvel accent. Alors je fais contre mauvaise fortune, bon cœur ! J’ai appris à vivre avec. Même si c’est pas facile tous les jours.

Elle tente même une pointe d’humour :

— Le pire, c’est que mon anglais véritable est resté très scolaire. Et que ce fichu accent ne me donne aucun avantage pour aller à Londres, puisque je suis incapable d’aligner deux mots..

Le toubib la félicite pour ses efforts et l’encourage à perdurer, car il avoue être désarmé devant ce syndrome exceptionnel, qui entraîne parfois des confusions graves et des situations dramatiques :

— Songez aux malades qui ont pris l’accent allemand dans les années 1940, sans même le vouloir... j’ai du mal à imaginer ce que ça pouvait entraîner dans leur entourage.

© Jean-Patrick Beaufreton – 2025